

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4' »
UN AN. 8' »



AUDRAN

COMPOSITEUR DE MUSIQUE



M. Audran, qui vient de remporter un légitime succès avec *Article de Paris*, est né à Lyon le 11 avril 1842. Entré dès l'âge de quatorze ans à l'école Niedermeyer, où il avait pour émules Léon Vasseur, André Messager, Dietz et Saint-Saëns, il y obtint des accessits d'orgue, d'harmonie et un prix de piano, et, en 1859, remporta le premier prix de composition. Il se rendit ensuite à Marseille, où il remplit les fonctions de maître de chapelle à l'église Saint-Joseph.

Il débuta, en 1862, par *l'Ours et le Pacha*, vaudeville de Scribe transformé en opéra, qui n'eut que cinq représentations. En 1864, la *Chercheuse d'esprit*, opéra en un acte; la *Nivernaise*, opéra en un acte, en 1866, et le *Petit-Poucet*, opérette en trois actes, en 1868, n'eurent à Marseille qu'une médiocre fortune.

Enfin, en 1873, M. Audran fit entendre, d'abord à Marseille, puis à l'église Saint-Eustache, de Paris, une messe en musique, qui révéla chez lui un véritable tempérament musical et des qualités incontestables. Depuis lors, sans compter ses mélodies, valse de toutes sortes, il a produit des œuvres remarquables: la *Sulamite*, oratorio exécuté en 1876 par l'orchestre Pasdeloup; le *Grand Mogol*, opérette-vaudeville en trois actes; la *Saint-Valentin*, un acte, jouée en 1878 au cercle St-Arnaud; les *Noces d'Olivette*, opérette en trois actes, donnée aux Bouffes-Parisiens le 13 novembre 1879; au même théâtre, le 29 décembre 1880, la *Mascotte*, qui a eu un immense succès, et dont nombre de morceaux sont devenus populaires; au même théâtre encore, en 1882, *Gillette de Narbonne*, ravissant opéra-comique en trois actes; à la Comédie-Parissienne, les *Pommes d'Or*, en 1883; aux Bouffes-Parisiens, la *Dormeuse éveillée*, le 20 décembre 1883; à la Gaité, *Pervenche*, le 31 mars 1885; *Serment d'Amour*, opéra-comique en trois actes, le 19 février 1886.

Le 12 novembre 1890, M. Audran a fait représenter *Miss Helyett* aux Bouffes-Parisiens, qui a obtenu un grand succès, puis aux Menus-Plaisirs, le 24 mars 1891, *l'Oncle Célestin*, et cette année, au même théâtre, le 18 mars, *Article de Paris*, qui a véritablement charmé le public. Plusieurs morceaux sont agréables, et, s'il n'a pas cherché des motifs susceptibles de devenir populaires, comme dans ses œuvres précédentes, il a contenté davantage, par des harmonies plus délicates, des effets de sonorité plus heureux.

Sommaire

Audran, compositeur de musique. . . LA RÉDACTION
Causerie. LUCIEN.
Echos artistiques (M^{lle} Louise Janssen) P. B.
Nos Théâtres X.
Concert de M^{lle} Marie Monnier. . . . P. B.
Au Jour le Jour (poésie). P. DE BOUCHAUD
Poisson d'Avril DESPLANTES.
La première Idylle (poésie) J. APPLETON.
Au Goujon qui Tette J. ALESSON.
Croquis (poésie) J. TROCCON.
Bulletin financier. X

CAUSERIE

LE SALON

C'est M. Arlin paysagiste qui, au second tour de scrutin, a remporté le prix du Salon. Ce choix est assez heureux, car M. Arlin a un passé artistique des plus honorables ce qui — je l'ai dit — est le premier titre à une pareille récompense.

M. Arlin est un artiste consciencieux et laborieux qui, s'il n'a pas une grande envergure, possède le mérite de ne jamais exposer que des œuvres sérieusement étudiées, démontrant ainsi qu'il a — ce que n'ont pas malheureusement tous les peintres — le respect du public avec lequel quelques-uns en prennent assez volontiers trop à leur aise, en envoyant au Salon des ébauches qui ne devraient pas sortir des ateliers.

Les observations que j'ai faites dans ma précédente Causerie, subsistent quand même, et je n'ai rien à en retrancher. Les artistes Lyonnais ayant un passé artistique digne du prix du Salon deviennent, je le répéterai, de plus en plus rares, et on touche au moment où ce prix ne sera décerné qu'au plus habile et au plus intrigant, ce qui serait parfaitement regrettable. Mieux vaudrait donc le supprimer.

Il existe cependant encore — qu'on me permette de le dire — un peintre qui plus et mieux que tout autre mériterait de voir couronner par le prix du Salon une carrière qui a été féconde en succès. Pour quel motif laisse-t-on cet artiste dans un perpétuel oubli? Je l'ignore, car je ne suis pas dans le secret des coteries. Peut-être lui reproche-t-on de rester volontairement dans l'ombre et de ne pas poser sa candidature? Le reproche serait injuste, car il ne convient pas à la dignité de cet artiste de demander une récompense, qui lui revient de

droit, et qui n'ajouterait rien à sa notoriété et à sa réputation; elle ne pourrait avoir — dans la situation qu'il a conquis par son talent — qu'un seul mérite à ses yeux: celui d'être un témoignage de sympathie de la part de ses confrères.

Voulant éviter toute personnalité, je ne désignerai pas cet artiste, mais bon nombre l'auront reconnu sans que je le nomme.

Cecidit, je reprends mon compte rendu du Salon.

Les fleurs ont été de tout temps en quelque sorte la spécialité je ne dirai pas de l'école lyonnaise — le mot serait exagéré, car il n'y a pas à Lyon une école proprement dite — mais des peintres lyonnais dont quelques-uns font d'abord des études pour être dessinateurs de fabrique, et dans ce but étudient particulièrement la fleur. Certains artistes — comme Saint-Jean — ont, dans l'opinion publique, consacré la réputation des Lyonnais en ce genre.

Les tableaux de fleurs ne sont pas cette année aussi nombreux que d'habitude. Je ne parlerai rapidement que des principaux.

J'ai déjà signalé le tableau de M. Perrachon qui était le premier à citer. Je n'y reviendrai pas.

M^{lle} Hodieux qui est une des meilleures, peut-être la meilleure élève de ce maître, expose deux tableaux (349-350) qui méritent des éloges, mais avec une petite réserve. M^{lle} Hodieux a bien saisi les procédés de son professeur, et s'en sert avec assez d'habileté; mais elle ne sait pas encore donner à ses fleurs ce *flou* qui constitue le charme particulier des toiles de M. Perrachon.

Les fleurs de M. Médard (n° 470-471) sont peintes avec une préoccupation du dessin, qui les rendent agaçantes, en leur enlevant cette légèreté que je signalais dans celles de M. Perrachon. On pourrait compter les nervures d'une feuille. Il y a excès de correction. La conséquence en est que les fleurs de M. Médard ont de la sécheresse, et semblent être en papier. Je ne nie pas le talent de cet artiste consciencieux, trop consciencieux, qui doit être un excellent professeur.

Ce n'est pas à M. Iung (n° 360-361) que je reprocherai la correction, au contraire, il en manque d'une façon absolue. Il ne se préoccupe pas du dessin et ne vise qu'à l'effet en se servant exclusivement du couteau, de telle sorte, qu'il fait en réalité autant de la sculpture que

de la peinture. S'il réussit — ce qui lui arrive quelquefois — ses toiles ont un grand éclat qui fait illusion sur leur valeur, mais s'il ne réussit pas, c'est du pur barbouillage. Le grand malheur de M. Jung a été une trop prompt réussite, qui l'a grisé et qui le fera mourir dans l'impénitence finale, car il est convaincu que « c'est arrivé ». En quoi il se trompe. Dans tous les cas un bon conseil à donner aux jeunes personnes c'est de ne pas le prendre pour modèle.

Les tableaux de fleurs de M. Henri Biva sont très jolis : il en est un particulièrement remarquable, c'est celui représentant des roses trémières (n° 87) peint largement, et d'une excellente tonalité. A signaler aussi les tableaux de M. Paul Biva.

M^{lle} Puyroche-Wagner (nos 576, 577) est depuis de longues années une artiste fidèle à nos expositions, et elle s'est acquise dans les fleurs une certaine notoriété. M^{lle} Puyroche-Wagner n'a jamais varié son procédé, qui consiste à superposer les couleurs sans les fondre : elle arrive ainsi parfois à un assez bon effet, mais je ne puis pas — quelque bonne volonté j'y mette — trouver heureux ce procédé.

Il y a toute une collection de jeunes filles et de jeunes femmes qui peignent les fleurs, agréable distraction, je le reconnais, dont la grande ambition est de faire figurer au Salon, des tableaux qui devraient rester dans la famille où tous les admirent de confiance. La protection du professeur aide le plus souvent à satisfaire cette ambition. De ces tableaux d'élèves, rien à dire. Ne pouvant pas les louer je crois inutile de faire des critiques qui pourraient provoquer des larmes dans de jolis yeux.

Je ferai cependant une exception en faveur de deux jeunes femmes, M^{mes} Kœmpgen et Barbaud-Koc ; La première a travaillé avec persévérance et acharnement et commence à se dégager : la seconde — je l'ai déjà dit dans mon compte rendu du dernier Salon — a un art particulier pour disposer ses fleurs, et composer un tableau ; à ce point de vue je signalerai le panneau n° 66, qui est réellement d'un très bon effet, et décèle un tempérament d'artiste.

La composition d'un tableau de fleurs, si on veut sortir du bouquet classique placé dans un vase est fort difficile, et les tentatives faites pour éviter cette banalité, quand elles ne sont pas heureuses, sont parfois grotesques.

Il y a au Salon — et vous en trouverez sans chercher longtemps — des tableaux de fleurs qu'il est difficile de regarder sans rire.

J'arrive au paysage.

C'est dans ce genre qu'on trouve tout spécialement le plus grand nombre de peintres amateurs. La raison en est facile à comprendre. Le dessin, qu'on n'apprend que lentement et difficilement, n'est pas absolument nécessaire dans un paysage ; qu'on fasse un arbre trop grand ou trop petit, cela importe peu. Il y a bien la perspective, mais les défauts de perspective échappent à la masse, s'ils ne sont pas trop grossiers, puis une épreuve photographique qu'on tire du point de vue que l'on peint est dans ce cas d'un grand secours.

Pour toutes ces excellentes raisons, quand une personne qui a des loisirs cherche une distraction dans la peinture, elle fait du paysage.

Je me rappelle avoir vu dans l'atelier de Guy une collection d'élèves ayant tous — à quelques exceptions près — des cheveux gris. C'étaient pour la plupart d'anciens négociants qui, après fortune faite, avaient eu l'idée de peindre pour tuer le temps, et qui étaient venus demander au professeur de leur enseigner le plus vite possible l'art de tenir un pinceau et de mélanger les couleurs. De ces amateurs — auxquels le plus souvent leurs relations ouvrent à deux battants les portes du Salon — on comprend qu'il est inutile de parler.

C'est dans les paysages surtout qu'il y a cette année au Salon de véritables petits bijoux, et c'est sur ce genre qu'il est particulièrement intéressant de porter son attention.

Deux toiles charmantes d'Adolphe Appian : *Brume du matin aux Martigues* (n° 13) et *l'Atelier du peintre Zum aux Martigues* (n° 14). On dira peut-être que c'est toujours un peu la même chose et que ce peintre s'immobilise dans ses procédés. Je l'accorde volontiers, mais M. Adolphe Appian est arrivé à un âge où un peintre ne se renouvelle pas. Il s'est fait une personnalité et il la maintient, on ne saurait lui en demander davantage. Je ne puis que souhaiter à ce sympathique artiste de continuer le plus longtemps possible en suivant la voie dans laquelle il a trouvé le succès et la réputation.

Je n'ai pas toujours été aimable pour M. Balouzet, dont des amis enthousiastes en célébrant trop tôt sa gloire immense n'avaient réussi qu'à agacer la critique à laquelle ils voulaient imposer leur idole. Je suis heureux de l'occasion que m'offre aujourd'hui M. Balouzet de lui adresser à propos de son *Étude en Suisse* (n° 36) des compliments sincères. C'est là de la solide peinture, d'un grand effet, et qui n'est pas léchée comme les ébauches que cet artiste nous présentait comme des tableaux.

M. Gagliardini a exposé un paysage : *Couze sous la Saulée* (n° 286), qui est un chef-d'œuvre d'impressionnisme. Examinez de près ce tableau, vous ne voyez qu'un mélange de couleurs sans y rien comprendre, mais reculez-vous de trois ou quatre pas et alors tout se transforme comme si vous regardiez dans un stéréoscope : tous les plans se mettent à leur place avec un étonnant relief : l'effet est d'une rare intensité.

J'ai dit au cours de ces comptes rendus que l'impressionnisme ne pouvait être pratiqué que par un maître en cet art spécial. Le tableau de M. Gagliardini, qui est un maître, me permet de faire toucher du doigt cette observation : après l'avoir regardé, allez jeter un coup d'œil sur les deux tableaux de M. Noirot (nos 515 et 516), et si vous comprenez quelque chose à ce gâchis de couleurs, c'est que vous avez le don de la divination ; quant à moi, je l'avoue humblement, je n'y comprends goutte.

M. Noirot qui n'est pas sans talent, — il l'a prouvé par ses tableaux aux précédentes expositions, — a voulu faire de l'impressionnisme, et il n'est pas un maître, s'il avait peint son tableau d'après ses procédés ordinaires, il eut obtenu, — à défaut d'autres, — un succès d'estime : comme impressionniste, il n'obtient qu'un succès d'hilarité.

En somme, l'impressionnisme est une mauvaise école dans laquelle se réfugient volontiers les artistes qui ne savent pas dessiner, et il est

à désirer que M. Gagliardini, que j'admire en toute sincérité, fasse le moins d'élèves possible.

J'ai encore à parler de beaucoup de paysages, car je l'ai dit, c'est dans ce genre qu'il y a surtout au Salon des tableaux intéressants. Je me vois donc, — ayant dépassé déjà l'espace qui m'est réservé dans ce journal, — obligé de renvoyer la suite au prochain numéro.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

M^{lle} LOUISE JANSSEN

M^{lle} Louise Janssen est d'origine danoise : la situation qu'occupait sa famille, ne lui permettant pas d'aborder le théâtre dans son pays natal, elle vint à Paris et y perfectionna — pendant trois années — son éducation musicale, sous l'habile direction de M^{me} Laborde.

Les leçons de maintien et de tenue — indispensables à la scène — lui furent données par M^{lle} Markett, une ballerine en renom de l'Académie nationale de musique, vouée maintenant au professorat.

Ses études terminées, M^{lle} Janssen se rendit à Nice et se prodigua dans les concerts, où sa voix d'une douceur infinie jointe à la fraîcheur de la jeunesse, ne tarda pas à la mettre en évidence.

L'heure était venue pour elle de se produire sur la scène : engagée à Lyon, elle débuta au commencement de la saison 1890-91 dans le rôle de *Marguerite de Faust*.

Douée d'un rare sentiment dramatique, elle triompha vite d'une inexpérience, pour laquelle la critique voulut bien ne pas se montrer trop sévère : *Etienne Marcel* lui fournit bientôt l'occasion de prendre une éclatante revanche.

Notre Grand-Théâtre qui — sous la direction artistique de M. Aimé Gros — avait été le premier à accueillir en 1879 l'opéra de Saint-Saëns, ne l'avait pas remonté depuis cette époque ; M^{lle} Janssen avait donc à reprendre le rôle créé — douze ans auparavant — par M^{lle} Reine Mézeray, elle y obtint un succès absolument personnel et surpassa même sa devancière dans la délicieuse romance : « *O doux rêves évanouis!* »

Sa création d'*Elsa* dans *Lohengrin*, son incarnation superbe dans le rôle de *Brunehild*, de *Sigurd*, la placèrent définitivement au premier rang des étoiles de notre troupe lyrique.

Depuis deux ans, la voix de M^{lle} Janssen s'est remarquablement développée en ampleur et en beauté : elle triomphe avec une aisance merveilleuse des difficultés dont le rôle d'*Elsa* est hérissé, elle donne à celui de *Brunehild* un éclat et un sentiment poétique incomparables.

Par la façon dont elle termine la phrase musicale, par son geste, ses poses extatiques, elle ravit le spectateur et l'entraîne — malgré lui — vers cet « au delà » harmonieux et mystique, dont elle est la déesse.

J'ai maintes fois entendu répéter — en ces derniers temps — que M^{lle} Janssen était une future *Nilsson* : Ce n'est certainement pas moi qui contredirais cette élogieuse appréciation.

Le nom de Christine Nilsson fut — à son début — entouré d'une auréole qui contribua puissamment à sa popularité : recueillie dans les rues où elle chantait — sous des haillons misérables — en s'accompagnant d'un violon, confiée par un gentilhomme — mélomane mais désintéressé — à l'école de musique de Stockholm, c'était là — en vérité — une belle entrée en scène, pour celle qui devait plus tard remplir les deux mondes du bruit de sa renommée.

M^{lle} Janssen n'a pas de légende à offrir, elle saura s'en passer : la célébrité n'a pas toujours la rue pour berceau.

Quand paraîtront ces lignes, la création d'*Elisabeth* dans le *Tannhauser*, aura donné une consécration nouvelle à son talent, appelé à grandir encore.

Le portrait de M^{lle} Janssen — exposé cette année au Salon de la Société des Beaux-Arts par M^{lle} Cornillac — a soulevé de vives critiques tant au point de vue de la ressemblance, qu'à celui de l'exécution.

Sans entrer dans le débat, je suis obligé de convenir qu'on reconnaîtrait difficilement — sous le crépissage extravagant qui les recouvre — les traits fins et délicats de la jeune cantatrice, si séduisante avec les caresses de son sourire et de ses yeux, qui semblent garder — en leur profondeur — un poétique reflet des fjords embrumés du Nord et des forêts de sapins éternellement branchés de givre !

P. B.



GRAND-THÉÂTRE

Nous touchons enfin au grand événement de la saison théâtrale, c'est-à-dire à la représentation de *Tannhauser*, annoncé pour lundi prochain.

Le directeur a engagé pour remplir le rôle de *Tannhauser*, le ténor Jourdain qui a appartenu en 1887 à la troupe du Grand-Théâtre, et dont les habitués ont conservé le souvenir, sans doute.

C'est au ténor, que dans le *Tannhauser*, incombe la plus lourde charge, et le directeur se préoccupe, avec raison de l'accueil que pourrait faire le public au nouvel artiste, le lui a présenté dans *Sigurd*.

Je m'empresse d'ajouter que le public a fait à M. Jourdain le plus sympathique accueil justifié par la façon dont cet artiste a détaillé le rôle de *Sigurd* qu'il a créé à Bruxelles et qu'il possède à fond, l'ayant chanté plusieurs centaines de fois.

Cette bonne impression du public a été confirmée par la presse qui a été unanime dans ses appréciations sur M. Jourdain.

Après le succès du *Lohengrin* qui dans l'œuvre dramatique de Wagner a suivi *Tannhauser*, le succès du dernier opéra monté par la direction avec un grand luxe de décors et de mise en scène ne saurait être douteux un seul instant.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les Célestins n'ont pas reculé cette semaine devant trois jours consécutifs de relâche pour consacrer les soirées aux répétitions du *Voyage de Suzette*, pièce très compliquée au point de vue de la mise en scène.

M. Dalbert, qui tient à laisser aux Lyonnais un bon souvenir de sa direction, n'a reculé devant aucune dépense pour monter le *Voyage de Suzette* avec lequel il espère terminer la saison théâtrale. Il a fait peindre de nombreux décors par M. Le Goff, fait tailler des costumes, engagé des artistes parisiens, des danseuses, etc., enfin il a confié à M. Arnaud, le

jeune chef d'orchestre, la direction des musiciens.

Il faut espérer que tant d'efforts seront couronnés par un succès.

Nous le souhaitons sincèrement, et ce succès ne nous paraît pas douteux, car le *Voyage de Suzette* a réussi brillamment partout où il a été représenté. Pourquoi donc ne réussirait-il pas à Lyon.

THÉÂTRE BELLECOUR

Je ne puis que constater, — et je le constate avec plaisir, — le succès persistant des *Cloches de Corneville*, qui est chanté et joué maintenant que les artistes sont en pleine possession de leurs rôles avec un entrain endiablé, auquel ne saurait résister le public.

Les artistes réunis en société viennent de faire une petite réforme qui sera bien accueillie : ils ont fixé le prix des fauteuils d'orchestre à trois francs, et celui des fauteuils réservés à quatre francs.

X...

CONCERT DE M^{lle} MARIE MONNIER

Malgré les sollicitations d'une température printanière, un public sympathique et nombreux se pressait — dimanche dernier — dans la Salle Philharmonique, où M^{lle} Monnier, l'éminente harpiste du Grand-Théâtre, donnait son concert annuel.

Le programme était des plus attrayants.

Après le boléro de la *Chanteuse Voilée*, par M^{lle} Mazzei, M^{lle} Doux a dit — avec son charme habituel — la *Sérénade*, d'Holmès.

M^{lle} Bossy s'est fait entendre dans le *Chant Provençal*, de Massenet; la *Chanson du Bravo*, de Salvayre, et le duo de *Freychutz*, interprété avec M^{me} Dauriac.

Les *Refrains des Bois* ont été vocalisés avec un goût et une sûreté d'exécution vraiment remarquables par M^{lle} Berthelley.

MM. Degenne et Javid, le premier dans les couplets de l'*Enchantement*, le second dans le duo de la *Flûte enchantée*, avec M^{lle} Berthelley, ont apporté un brillant appoint à cette séance, qui clôt dignement les solennités musicales de la saison.

Comme surprise — il y en a toujours en réserve pour les concerts de M^{lle} Monnier — M. Jourdain, qui ne figurait pas au programme, est venu détailler, avec beaucoup de finesse et de méthode, une chanson de Tagliafico.

M. Arnaud, l'excellent chef d'orchestre du Théâtre-Bellecour, prêtait son concours comme accompagnateur, et M. Georges Blanc (M. Leduc, du Casino), récemment entré au Grand-Théâtre pour y créer un petit rôle dans *Tannhauser*, était chargé de l'élément comique : il s'en est acquitté de façon à dérider les fronts les plus moroses.

Les applaudissements n'ont fait défaut à aucun des interprètes.

M^{lle} Marie Monnier — est-il besoin de le dire — en a eu sa bonne part : après la *Patrouille* et la *Gitana*, d'Hasselmans, c'est à la satisfaction générale qu'elle a exécuté avec sa sœur, M^{lle} Antoinette Monnier, l'*Adagio de Concert*, de John Thomas.

P. B.

AU JOUR LE JOUR

Il faut chanter toujours, il faut chanter quand même
Pour oublier qu'on est mortel,
Suivre la route avec un courage suprême
Le cœur et l'âme exempts de fiel.

Il faut abandonner les choses de la vie
A l'inconnu qui mène tout,
Sans vouloir pénétrer la puissance inconnue
Que l'on sent présente partout.

Si le temps est trop court que dure chaque chose,
Elle dure assez d'un instant,
Car cet instant qu'il soit ou joyeux ou morose
C'est lui qui nous trouve existant.

Et d'ailleurs, après nous, si plus rien ne demeure
Des liens où nous nous serons plus,
Si nos plus chers espoirs se transforment en leurre,
Qu'importe ? Nous ne serons plus.

La seule illusion nous met le cœur en fête,
Elle écarte les noirs soucis,
Par elle nous vivons et c'est elle qui prête
A l'avenir des jours bénis.

Puisque tout disparaît des meilleures caresses
Et puisque chaque heure nous ment,
Laissons nos cœurs à leurs éphémères ivresses
Et rions à notre néant.

Pierre DE BOUCHAUD.

POISSON D'AVRIL

I

Lorsqu'au mois d'octobre 186.. Rigobert Aubin fut, à son début dans l'Université, nommé régent de septième au collège de la petite ville de X..., c'était alors un grand garçon de vingt ans, imberbe, à la physionomie sérieuse et bonasse tout à la fois. Un nez assez proéminent et légèrement cassé, comme s'il eût fléchi sous son propre poids, ne contribuait pas peu à lui disgracier le visage. Ajoutons qu'il était doué d'une intelligence plus solide que brillante, et qu'une forte timidité naturelle lui donnait parfois une allure gauche et embarrassée.

Ses collègues étaient tous à peu près de son âge, mais possédaient déjà l'aplomb qu'on acquiert rapidement dans l'enseignement. Ils étaient des *anciens*, lui n'était encore que *conscrit*.

Aucun des aspects légèrement ridicules de son individu n'échappa à ces jeunes gens, plus enclins à la malice qu'à la charité. Dès que la glace fut rompue entre eux, ils le plaisantèrent à l'envi, qui sur son nez, qui sur son prénom, etc. Ce fut un nouveau sujet de gaieté pour la troupe joyeuse, car Aubin avait bon caractère et riait volontiers de leurs lazzi qu'il provoquait au besoin.

Le Périgourdin Lambert, régent de quatrième, le *boute-en-train* de la bande, à la parole inépuisable et facile, trouvant le nouveau venu de bonne composition s'amusa particulièrement à lui décocher de ces traits qu'on appelle des *scies* dans le monde des ateliers et des écoles. Lambert, tout en possédant une intelligence vive et brillante, était incapable d'un effort soutenu et d'un travail sérieux, par suite sans doute de la facilité d'assimilation qu'il possédait. Nul mieux que lui ne s'entendait à mystifier les gens ; il est vrai qu'il n'aimait guère à être mystifié lui-même. C'était d'ailleurs un excellent garçon dans le fond, et point méchant, mais malin et très infatué de sa personne. Chez lui, le besoin de briller l'emportait sur toute autre considération ; il aurait sacrifié son meilleur ami au plaisir de faire une bonne plaisanterie. A plus forte raison ne ménageait-il pas le *conscrit*. histoire de lui former le caractère, disait-il.

Quant à Aubin, qui piochait ferme afin d'acquiescer rapidement de nouveaux grades, il pre-

CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, essoufflement, épuisement nerveux.

Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix : 3^{fr}50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

VASELINE SAUZÉ

Nouvelle Crème hygiénique

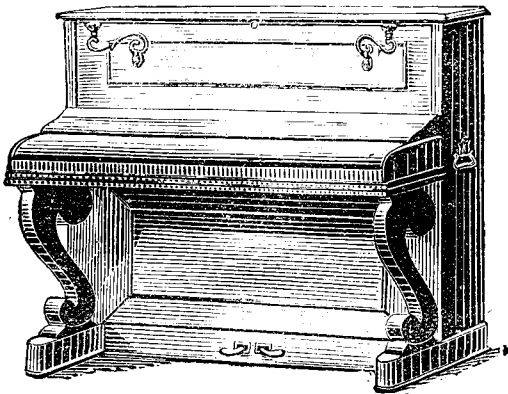
contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

Adrien Rey

17, rue de la République, à Lyon

MAISON DE CONFIANCE, FONDÉE EN 1807



La Maison a toujours en Magasin un choix considérable de PIANOS DES MANUFACTURES

Pleyel

Henri Herz

H France & Co

Erard

J. Marcus

Hecké, etc., etc.

NEUFS & D'OCCASION

Meilleur marché que partout ailleurs

Envoi franco du Catalogue Illustré, donnant l'énumération de tous les Pianos d'occasion avec leurs prix véritables.

Édité R. Sédara

nait tout cela le plus philosophiquement du monde. Chaque fois qu'il se trouvait victime d'un nouveau traquenard, il souriait doucement traitait Lambert de grand enfant, et se remettait à travailler sans s'en soucier davantage.

II

Cette indifférence avait fini par lasser la verve de Lambert, dont le plaisir était diminué toutes les fois que ses flèches les plus acérées et les mieux lancées ne réussissaient même pas à égratigner l'épiderme de celui qu'il prenait pour cible. Notre Périgourdin en était venu à ne renouveler ses *scies* à Aubin qu'à des intervalles de plus en plus espacés. Le 1^{er} avril lui parut cependant une trop bonne occasion pour la laisser échapper sans lui faire courir un bel et bon poisson. Il en profita donc et imagina la lettre suivante, qu'un de ses amis, habitant le chef-lieu du département, mit à la poste à l'adresse d'Aubin :

«***, ce 31 mars 186..

« Mon cher collègue,

« Je n'ai point l'avantage de vous connaître, et je vous suis inconnu. Je suis cependant persuadé que vous ne refuserez pas de rendre un léger service à un collègue qui, de son côté, se met tout entier à votre disposition, au cas où vous auriez besoin de lui.

« Voici ce dont il s'agit; je termine en ce moment une édition des fables de La Fontaine à l'usage des lycées et des collèges, et je viens d'apprendre qu'une dame de votre ville, M^{me} Dupont, 56, Grand'Rue, possède quatre fables manuscrites de notre immortel fabuliste; mais j'ignore lesquelles. Voudriez-vous avoir l'obligeance de voir cette dame et de lui demander la permission de prendre pour moi une copie des manuscrits, en ayant soin de conserver exactement l'orthographe et la ponctuation de l'auteur. Plus tôt vous le ferez, plus vous m'obligerez, car une partie de mon travail est déjà à l'impression.

« Votre reconnaissant et dévoué collègue,

« MAR. BELT

« Professeur au lycée de***. »

III

M^{me} Dupont, restée veuve après quelques années de mariage, avait une charmante jeune fille en âge de se marier. Ces dames vivaient assez retirées, voyant fort peu de monde, leur mutuelle affection suffisant à remplir leur existence.

Les jeunes professeurs les remarquaient chaque dimanche à la promenade; bien souvent ils avaient échangé entre eux la réflexion que celui qui épouserait M^{lle} Dupont serait un heureux mortel. Lambert avait même essayé, quelques mois auparavant, d'entrer en relations avec ces dames. Ses avances avaient été poliment, mais nettement repoussées, et il ne s'était point vanté de sa mésaventure. Son orgueil en conservait cependant une sourde irritation. Il avait donc trouvé fort joli de tirer deux moutures d'un même sac, et, tout en mystifiant Aubin, de faire à ces dames une petite malice en leur imposant l'ennui de la visite de son collègue.

IV

Le 1^{er} avril, à dix heures, à l'issue de la classe du matin, le concierge remit à Aubin la lettre fabriquée par Lambert. En la lisant, Aubin ne songea pas un seul instant à la possibilité d'une mystification.

Au déjeuner, à l'*Hôtel de France*, où les professeurs prenaient leurs repas en commun, il ne s'aperçut pas davantage des sourires et des clignements d'yeux motivés par la redingote neuve qu'il avait endossée en vue de la visite qu'il devait faire. Au dessert, il s'excusa auprès de ses collègues de ne pouvoir, ce jour-là, partager avec eux la promenade qu'ils avaient coutume de faire ensemble après chaque repas, et s'esquiva en mettant ses gants.

Le fou rire, contenu jusqu'alors, éclata, et les convives s'empressèrent d'aller faire les

cent pas auprès du logis de M^{me} Dupont, afin de jouir de la mine confuse de leur camarade quand il en sortirait.

Leur attente se prolongea plus longtemps qu'ils ne le supposaient. Ce ne fut qu'au bout de vingt minutes qu'Aubin reparut sur la porte, reconduit par M^{me} Dupont, qui lui serra la main. Dès qu'il aperçut la bande rieuse, il s'avança vivement, et, ne laissant à personne le temps de prendre la parole, il dit en souriant :

— Quel que soit celui d'entre vous qui m'a fait aujourd'hui courir le poisson d'avril, je le remercie de son heureuse idée qui m'a procuré l'occasion de faire la connaissance d'une dame très aimable et d'une jeune fille charmante.

V

Cette première visite d'Aubin fut suivie de plusieurs autres, tant et si bien que le bruit de son prochain mariage circula bientôt dans la ville.

M^{me} Dupont, femme de cœur et de sens droit, avait discerné chez le timide professeur toutes les qualités dont il était doué et avait pensé que nul, mieux que ce grand garçon sérieux et doux, ne serait capable de rendre sa fille heureuse.

Tous les professeurs assistèrent au mariage d'Aubin. A l'issue de la bénédiction, Lambert, le sourire aux lèvres et la rage au cœur, vint lui serrer la main dans la sacristie et saluer la mariée.

— Vous ne vous doutiez pas, mon cher collègue, lui dit Aubin, que votre poisson me ferait trouver une femme. C'est à vous cependant que je dois mon bonheur et je vous en remercie.

Lambert s'inclina, pensant modestement, à part lui, que la femme était un étrange et capricieux animal, puisque Aubin avait pu lui être préféré.

VI

Aubin est actuellement un des meilleurs professeurs de l'Université. Il partage son affection entre sa femme et ses trois enfants. Son fils aîné vient, l'année dernière, d'être reçu brillamment à l'École normale supérieure.

Lambert, lassé d'être refusé à ses examens, abandonna l'Université, mais il ne réussit pas mieux dans la nouvelle carrière qu'il embrassa. Il a été dernièrement très heureux d'être accepté, grâce à Aubin, en qualité de répétiteur dans une des institutions libres de Paris.

FR. DESPLANTES.

LA PREMIÈRE IDYLLE

A madame Thérèse PINAULT.

Oh! comme un beau rêve apaise
Les chagrins des jours mauvais!
J'avais sept ans, elle seize;
Je lui dis que je l'aimais...

Je l'adorais. Était-elle
Blonde ou brune? Je ne sais.
Je cueillais des fleurs pour elle
Dans les champs où je passais.

Près d'un hallier solitaire
Ombragé d'arbres discrets,
Avec beaucoup de mystère
Je lui contais mes secrets.

Mes rêves, frileux et frêles
Sont partis; mais le passé
En moi-même bat des ailes,
Ainsi qu'un oiseau blessé;

Et, sous son linceul de cendres.
Mon cœur triste et dépeuplé
A parfois des retours tendres
Vers cet amour envolé.

Jean APPLETON,

AU GOUJON QUI TETTE

I

— Filons, dit-il, c'est le moment.

— Oui, répondit-elle, filons.

Sans être vus d'aucun des invités de la noce, ils gagnèrent la sortie du restaurant, — un restaurant de l'avenue de Clichy — et s'engouffrèrent dans un fiacre.

Fabrice enlevait Zoé.

Fabrice, lycéen de 17 ans, dit le *fauchoux*, à cause de ses membres sans solution de continuité, blond fade, coquet et impoli — la politesse est pourtant la coquetterie de l'âme — jouant le blasé, s'occupant de politique, pressé d'atteindre ses vingt et un ans afin de voter et de *changer tout cela*; en un mot, très moderne, fin de siècle, comme s'exprime le nouveau cliché. Il avait bu et fumé à la noce comme un conscrit; aussi les philosophes grecs se confondaient-ils sous son crâne dans un avant-deux échevelé.

M^{lle} Zoé, brunette de quatorze ans insignifiante, de jolis yeux noirs brillants, faux et effrontés : c'est tout. Passée maîtresse, toutefois, en l'art de mentir les yeux dans les yeux. A la *Nana* et *Manon Lescaut*, prêtés par Fabrice. Encore plus fin de siècle, comme on le voit, que son complice.

Fabrice possédait cinq louis, cinq vrais louis ayant cours, qui lui avaient été donnés par son oncle pour acheter un *Littre*.

— Gare du Nord ! cria-t-il au cocher de son fiacre.

— Deux premières, Boulogne ! dit-il ensuite là-bas, sur un ton insolent.

Le receveur, prudent et goguenard, répondit avant de timbrer les billets :

— Versez vos 62 fr. 70, jeune homme.

Voir disparaître trois louis, alors que l'on en a déjà cassé un et qu'il n'en resterait plus qu'un, était impossible.

— Et en troisième, combien ?

— 34 francs 40.

— Je ne voyage jamais qu'en première, dit sèchement M^{lle} Zoé.

Fabrice se retira pour étudier les tableaux de localités, et surtout les prix. Victoire ! Il se précipita sur un autre guichet, jeta trois francs qui roulèrent au fond du bureau :

— Deux premières, Enghien !

C'était le dernier train, le train des théâtres; il était si bondé que nos voyageurs ne purent monter dans le même compartiment. Première contrariété.

A Enghien, Fabrice descendit à contre-voie et faillit être tamponné. Il allait en être quitte avec une simple admonestation lorsque le chef de gare, irrité par les insolentes réponses du jeune grotesque, lui dressa procès-verbal.

— Je lis, dit l'agent, sur les boutons de votre tunique, le nom du lycée qui a le déshonneur de vous compter pour élève, cela nous dispensera, vous, de nous donner un faux nom, moi, de vous remettre à la gendarmerie; allez vous coucher, vous aurez de mes nouvelles.

Durant ce contre-temps, M^{lle} Zoé, endormie, filait sur Pontoise. Seconde contrariété. Il s'en produira d'autres.

Ce qui peut manquer à Enghien, ce ne sont pas les hôtels; mais la nuit épaisse étouffait les enseignes et Fabrice, pour les lire, brûla ses allumettes. Enfin, après avoir fait aboyer tous les chiens d'Enghien et de Saint-Gratien, il vit une porte s'ouvrir et une femme paraître réhaussée d'un bougeoir. C'était la patronne du *Goujon qui tette*.

Quoique surprise par la jeunesse de cette grande chauve-souris, elle empocha ses huit francs et lui céda une chambre. On s'expliquerait au jour.

Fabrice alla de bon matin au chemin de fer réclamer Zoé, démarche méritoire, vu la nature de ses relations avec le chef de la gare. Le télégraphe apprit que Zoé avait été recueillie, par pitié, chez la femme du lampiste de Pon-

toise. Un train complaisant la ramena à Enghien.

Le bonheur de se revoir, joint à un vaste appétit, furent le signal d'un vigoureux déjeuner suivi d'une longue promenade sur le lac.

— Comment, Monsieur Fabrice, vous fumez en ma présence ? dit Zoé du fond de la barque.

— En plein air ! sur l'eau !

— Cela ne se fait pas ; donnez-moi votre tabac, votre papier, vos allumettes.

Croyant à une confiscation temporaire, le jeune grotesque s'exécuta ; mais la madrée fillette jeta le tout dans le lac, et frappa ses mains de joie.

La véritable nature de Fabrice se fit jour alors par une interjection devenue historique.

— Vous n'êtes qu'un goujat ! s'écria Zoé avec la mine d'une chatte qui secoue sa patte mouillée.

Le batelier se tordait de rire entre ses avirons, ce qui mettait le comble à la vexation de Fabrice.

On eût boudé longtemps sans l'esprit pratique de M^{lle} Zoé.

— Je voudrais aller à Montmorency, dit-elle.

— C'est facile, répliqua le lycéen, il y a un chemin de fer.

— Par exemple ! c'est en voiture découverte que j'y veux aller.

On y alla en voiture découverte, tout le long de la voie ferrée, et l'on y dina.

A dix heures du soir, on réintégrait le... *Goujon qui tette*; mais l'hôtelière, la main forcée par les règlements, demanda des renseignements sur l'identité de ses nouveaux pensionnaires. Il était temps que M^{lle} Zoé prêtât au fauchoux le secours de sa précoce ingéniosité.

— C'est bien simple, dit-elle à l'hôtelière; notre famille va venir faire une saison à l'Établissement thermal, elle nous a chargés, mon frère et moi, de retenir un appartement.

— De combien de pièces ?

— Do quatre.

— Celui du premier vous conviendra.

— Le prix ?

— Cinq cents francs pour les vingt et un jours.

— Soit. Et la pension ? Combien ?

— Douze francs par jour et par personne.

— C'est bien ; je télégraphierai à ma mère demain matin. Vous me permettrez bien, puisqu'il est libre, de m'installer dans une des chambres de cet appartement; vous voudrez bien donner à mon frère une chambre à l'étage supérieur. Va, mon petit Fabrice, va, madame va te conduire.

Que faire devant une telle bordée d'aplomb ? se soumettre. C'est ce que fit la patronne du *Goujon qui tette*; la saison s'annonçait mal d'ailleurs. l'hôtel demeurait à peu près vide, elle tenta l'aventure.

Fabrice, cependant, prit à part M^{lle} Zoé, toujours âgée de quatorze ans, et lui dit dans un angle du palier.

— Vous êtes folle, Mademoiselle Zoé, je n'ai plus que quatre francs !

— Laissez donc, nos familles paieront; elles seront encore bien contentes de nous retrouver. Je crois que nous nous amuserons bien ici. J'ai demandé une chambre pour vous, parce que, vous le comprenez, il n'est pas sûr que je vous accepte pour mari; nous ne pouvons pas habiter sous la même clef, vous me compromettrez. Et puis, vous le savez, nous ne nous tutoierons que devant la patronne. Allons, bonsoir, Monsieur Fabrice, dormez bien. Ah ! demain, vous me conduirez en voiture au moulin de Sannois, et puis vous m'achèterez une ligne et des asticots, je veux pêcher.

Elle ferma la porte, fit un tour de clef et s'enfonça dans l'appartement. Elle ne put entendre Fabrice qui, sur une note rauque et navrée, répétait: *àe n'ai plus que quatre francs !*

Le lendemain fut ce que M^{lle} Zoé avait voulu qu'il fût: un jour de fastes, de divertissements



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale), 200 feuilles 10 c.

CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

DÉPURATIF AMÉRICAIN

du D^r Mauritz BROWN

Employé avec succès contre **Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.)**, suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon : **Pharmacie CHILDEBERT**, rue Childebert, 17.

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOURue Confort, 14, au 3^{me}

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

Photographie CAVAROC

6, rue Victor-Hugo, 6
PRÈS BELLECOUR

o PRIX o

6 Cartes ordinaires	2 ^f 75
12 Cartes ordinaires.....	5 ^f 00
6 Cartes émaillées ou satinées..	5 ^f 00
12 Cartes émaillées ou satinées	8 ^f 00

V. VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

MATERIEL DE GREFFAGE COMPLET

Greffoirs Kunde véritable..... 3 50
— modèle Kunde, fabric. française 2 »
— manche ébène 1 50
Pour recevoir franco par poste, ajouter 35 c. par greffoir.

RAPHIA, VIGNES AMÉRICAINES, APPAREILS POUR LA DESTRUCTION DE LA COCHYLIS, GANTS SABATHÉ, ENTONNOIRS, LANTERNES-PIÈGES, CHAUDIÈRES A PYRALÉ ET A COCHYLIS.

Le Greffage pratique de la vigne, par VERMOREL, guide du greffeur, avec nombreuses gravures, franco 1 fr. 65.

Tableau du Greffage de la vigne, par V. VERMOREL, grand tableau mural en couleur, franco, 1 fr. 60.

Pour recevoir franco ces ouvrages, adresser la demande et le montant en un mandat-poste à M. VERMOREL, à Villefranche (Rhône).

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

OUTILLAGE POUR AMATEURS et INDUSTRIELS

Fournitures pour le Découpage
FABRIQUE de TOURS et SCIÉS-MÉCANIQUES
OUTILS DE TOUTES SORTES • 3000 TYPES D'OUTILS
TIERSOT, B^{te}, rue des Gravilliers, 16, Paris
HORS CONCOURS 1890
Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0^f65

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,
19, rue des Saints-Pères, Paris.

de dépenses, d'indigestion. La note au *Goujon qui tette* montait comme le budget.

II

Décrire l'ahurissement de la noce et son charivari à la découverte du rapt serait trop long. Ce fut un ami de Fabrice, éconduit par M^{lle} Zoé, qui révéla par vengeance le crime.

— Ne vous désolerez pas, s'écria un vieil ami de la famille, je me charge de vous dénicher les fugitifs : mon moyen est irrésistible : il se nomme la bêtise humaine. Fabrice, qui s'occupe de politique, lit chaque matin le *Petit Drapeau* cela me suffit.

En effet, à la suite du fait divers, il fit insérer ce commentaire : «... enlèvement d'autant « moins compréhensible que la fillette n'a rien « de séduisant, son visage est vulgaire, elle a « un nez à enfler des mouches, une taille de « canette et des mains de matelot ».

Fabrice lut cela en effet à Enghien. Il toisa sa conquête avec dégoût, puis adressa sur-le-champ à sa mère une lettre non affranchie — pour cause — dénonçant sa retraite et sollicitant du secours.

Les deux mères accoururent au *Goujon qui tette*, furieuses mais joyeuses. M^{lle} Zoé saisit la difficulté par les cornes, elle s'écria :

— Si tu uous grondes, mère, nous recommencerons.

Les deux mamans durent avaler leur colère.

Le chef de gare fit grâce, mais la patronne du *Goujon qui tette* tint bon. On lui avait, disait-elle, fait manquer une location plus avantageuse. De plus, elle présentait un cahier de suppléments. En effet, M^{lle} Zoé avait commandé des bouquets pour sa chambre, des savons fins, des eaux de toilette, mangé force fritures, de la langouste, du foie gras, des montreuils, des ananas au marasquin, puis des glaces et du champagne, toutes choses qu'on avait le mauvais goût, chez papa, de lui mesurer. Aussi, après chaque repas, M^{lle} Zoé, toujours âgée de 14 ans, luisante, congestionnée, s'était-elle trouvée mal à l'aise ; il y avait donc à payer cinq visites de médecin, vingt-deux francs de pharmacie, des citrons, du thé, du rhum, toute l'artillerie de l'indigestion... Ci : 818 francs 20 centimes.

Cette somme ne se trouvant pas entière dans les poches maternelles, l'hôtesse fut invitée à la venir toucher à Paris.

Ce n'était pas fini.

Tout le monde allait monter en wagon pour le retour lorsqu'on vit déboucher sur le quai de la gare effarées, haletantes, deux femmes, une grande et forte ne portant rien, une petite et faible portant un gros paquet. C'étaient la principale couturière d'Enghien et son apprentie poursuivant M^{lle} Zoé, laquelle avait commandé un costume de villégiature, très simple, de 225 francs, pour remplacer celui qu'elle avait gâté dans la barque.

Total général : 1,043 francs 20 centimes.

Aujourd'hui, la dépense est soldée et l'escapade oubliée ; mais la mère de Zoé est brouillée à mort avec l'ami de la famille qui a osé dire dans les journaux que sa fille a un nez à enfler des mouches.

Jean ALESSON.

CASINO DES ARTS

C'est pour la première fois que paraîtra à Lyon le célèbre dompteur Barnum dans sa présentation acrobatique de huit dogues d'Ulm. On nous promet des merveilles avec ce numéro absolument inédit et extrêmement curieux.

Nous ne doutons pas que Barnum n'obtienne un grand succès. Il sera l'un des éléments importants d'attraction de cette troupe qui compte en première ligne le chanteur populaire Molié, dans ses monologues et créations inédits, toujours si spirituels et si curieux ; la célèbre troupe des gymnastes, les Mansuy, avec ses

pyramides et ses triples sauts périlleux ; Niwim's et ses singes savants ; Fruton, le tapin du régiment, dans ses jongleries acropédestres sur la mappemonde ; M^{mes} Grasside, Bellony, Zuchi, Reymond, etc., le ballet Aubert. Voilà un faisceau d'étoiles qui ne saurait manquer de faire réaliser ce soir au Casino une salle absolument comble,

SCALA - BOUFFES

J'adore ma Japonaise élégante et légère... écrivait dans son dernier roman Pierre Loti, le jeune officier de marine académicien, en parlant de ces poétiques filles du Japon. Vékita, qui a débuté hier à la Scala, est bien l'une de ces femmes qu'a peintes le conteur. Au talent de l'artiste, à l'habileté de la jongleuse, au déhanchement de la contortionniste, Vékita joint la grâce et le charme de la jeunesse ; elle a été fort applaudie aujourd'hui. En même temps qu'elle a débuté avec un énorme succès, M^{lle} Pascal, une musicienne de premier ordre, une jolie femme aussi. Dans la troupe, M. Boyer, saxophoniste, premier prix du Conservatoire de Bruxelles ; M. Laurwald, l'amusant comique dans ses curieuses imitations de Kam-Hill, Paulus, Ouvrard, etc., Canton, Daunac, Henrio, Ratcée, Bressy, Maïda. *Brouillés depuis Wagram.*

CROQUIS

A Mademoiselle Cl. C...

Chaque soir, les enfants qui sortent de l'école, Suivis d'un jeune maître à l'aspect benévole, Me font songer à quelque vol d'oiseaux lâché, Qui sortirait des murs d'un vieil archevêché : Du moins les tout petits, dont la veste mal mise Laisse toujours passer un coin de leur chemise, — Car les grands qui s'en vont sont bien moins familiers, Et regardent toujours le bout de leurs souliers. — Ces enfants me sont chers, je connais assez même, Le maître qui les suit pour me douter qu'il aime Les arts, la poésie ; et je trouve piquant Que l'aveugle destin, sans trêve inconséquent, Se soit toujours raillé des vains idéologues En faisant aux rêveurs des sorts de pédagogues : Comme si, pour presser quelque grave débat, On faisait une preuve avec un entrechat.

Jules TROCCON.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché a repris quelque assurance. La baisse qui s'était produite lundi et que les vendeurs de primes avaient exploité, n'ayant pas continuée, ils se trouvent aujourd'hui dans l'obligation de racheter le ferme qu'ils avaient vendu et aident par cela même à la vivacité de la reprise.

Le 3 % s'est avancé de 96 25 à 96 57. Le 3 % nouveau de 96 12 à 96 40 ; l'Amortissable de 97 70 à 97 90. Le 4 1/2 finit à 105 45.

Le marché de nos Sociétés de crédit a été des plus calmes, la plupart n'inscrivent aucun cours à terme.

Le Crédit foncier n'a pas varié à 4,200 fr.

Le Crédit lyonnais à monté de 5 fr. à 753 75.

Le Suez clôture à 2,740 fr.

L'amélioration des dispositions du marché a été également sensible sur les fonds d'Etats étrangers, notamment sur l'Italien qui a monté de 52 fr. à 87 80.

Le Turc finit à 19 57 ; l'Extérieur à 59 1/6 ; le Portugais à 26 7/16.

Les fonds Russes sont très fermes.

Après bourse le bruit de l'arrestation de Ravachol s'est répandu, cette nouvelle a provoqué sur le marché en coulisse des demandes, et le 3 % se traite à 96 65.

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAI VOLTAIRE, 13, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — L'Explosion de dynamite du 27 mars. Etat de la maison à neuf heures du matin ; aspect de la maison, le lendemain de la catastrophe ; détail de la catastrophe à l'intérieur de l'immeuble. — Désordres à l'église Saint-Joseph de Belleville.

PORTRAITS. — Les nouveaux directeurs de l'Odéon : MM. Emile Marck et Emile Desbeaux — Le comte d'Eulenburg, président du ministère prussien. — Nécrologie : Le prince de Chimay, ministre des affaires étrangères de Belgique. — Beaux-Arts : Tableau de M. Dessar : Le Départ pour la pêche. — Algérie : Voyage du gouverneur général. La tribu des Chambâas. La tribu des Taïtok. Si-Kaddourben-Hounza, offrant un cheval à M. Cambon. — Japon : Portrait de S. M. l'empereur Mutsuhito. — Garde du Palais et factionnaire de la garde impériale, aux portes du Gôshô (Palais impérial). — Une dame d'honneur, en costume de cérémonie.

TEXTE. — Chroniques : Courrier de Paris, par Pierre Véron ; Le monde scientifique, par Emile Desbeaux ; Les Théâtres, par Hippolyte Lemaire ; La Musique, par Auguste Boisard ; Les Beaux-Arts, par Olivier Merson ; Le Sport, par Archiduc ; La Chimie amusante, par A. Sauvert. — Explication des gravures, Bibliographie, Rébus, Echecs, Récréations de la famille. — Nouvelle en cours de publication : La vengeance de Marc'Umberto, par Georges de Lys. — En supplément : La Monnaie, texte de G. Lenôtre, illustrations de L. Tinayre.

Le numéro : 50 centimes

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire

Edouard Thiers, Camille Roy. — A propos de M. Noirot, Ferraz. — Un curieux lyonnais. — Un nouvel organe du néo-criticisme, A. Hannequin. — Gertrude, H. Petit.

Poésies. — Mysticité, Edmond Thiaudière. — Hélène, Clair Tisseur. — Sur la Corniche, Gil Bert. — Sonnets romains, Acies. — Ville gagnée, Henri Corbel. — Le tournoi, Antoine Sabatier.

Livres et Revues. — Aux environs de Lyon, par Auguste Bieton, Cladius Prost. — Souvenirs du maréchal Macdonald. — L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel. — Le présent et l'avenir du catholicisme en France, par l'abbé de Broglie. — Idéal et réel, par le comte Albert Dubois, A. Philibert-Soupé. — Voix nocturnes, par Jean Berge. — La jeunesse de Lamartine, par Félix Reyssié, Jean Appleton. — Rythmes pittoresques, par Marie Kryszynska, Georges Doncieux.

Tablettes du mois. — L'Exposition de la Société lyonnaise des beaux-arts, C. R.

Planche. — Portrait d'Edouard Thiers, photogravure de MM. A. Lumière et ses fils.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Le Substitut, par Montgomme. — La Dynamite, par S. Pichon. — L'ère des représailles, par Henri Rochefort. — Le Nihilisme français, par Paul de Cassagnac. — La Chanson des vieux époux, par Pierre Loti. — L'Étudiant d'aujourd'hui, par Ch. Formentin. — Appartement à louer (scène parisienne), par L. Puech. — Le Luxembourg, par François Coppée. — Les Rois en exil, par Alphonse Daudet. — La charge de Sedan, par E. Lanusse. — Le café (Comment doit-on le préparer ?) par Liebig. —

La Semaine dramatique, par A. de Champlong. — Chronique médicale, par le docteur Ramus. — Le Tour du Monde (Curiosités universelles) par le Chercheur.

LE JOURNAL POUR TOUS

Sommaire du dernier numéro :

Hors texte. — La fête de Carmina, Hirsch. — Chronique de la semaine, par Ch. Laurent. — Instantané. — Echos. — Nécrologie. — Variétés. — Le mendiant à la lettre, par Hugues Le Roux. — Causerie scientifique (avec illustrations), par C. Flammarion. — Voyages, La Ville de Brousse (suite), avec illustrations, par Ed. Duteuple. — Roman, Sylviane (suite), avec illustrations de G. Roux, par Ferdinand Fabre. — Le Hôte, procédés. — Pensées et maximes, par Stendhal. — Anecdotes et bons mots, par Aurélien Scholl. — A Travers le passé, de la tragédie (avec illustrations de Poirson), par A. de Musset. — Chronique théâtrale, par Henry Bauer. — Courrier théâtral.

Carnet de la mode. — Bulletin financier. — Menu. — Récréations de famille. — Diverissements scientifiques. — Petite correspondance, etc.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité une saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel... à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le « plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis « quelques mois que je le connais, je le lis avec « infiniment de plaisir, c'est pour moi comme « un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y « lis souvent des conseils pratiques, que je mets « à profit. Je vous vois toujours répondre à « toutes les questions que l'on vous adresse, « madame, avec tant de bonté et de bienveil- « lance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc. »

M^{me} M. de B... à Agde, nous écrit le 18 septembre : « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, « et ayant beaucoup de sympathie pour ce char- « mant journal, j'ose me permettre d'adresser à « monsieur le Directeur ces quelques lignes pour « le féliciter sur le goût avec lequel le journal « est rédigé. Je veux aussi parler de la toute « gracieuse manière avec laquelle monsieur le « Directeur répond aux demandes qui lui sont « faites ; aussi est-ce avec une entière confiance « que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm... à Juvigné, nous écrit le 20 septembre ; « Bien que je ne sois pas direc- « ment abonnée à votre journal *Le Petit Echo de « la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices « les plus assidues. Vos romans ont pour moi un « attrait tout séduisant ; vos causeries me capti- « vent, elles développent le bon goût, ornent « l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le « diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsmi, directeur.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

Aux Pianistes

Nous recommandons à nos lecteurs une nouvelle bibliothèque musicale qui fait fureur en ce moment, *Paris-Piano*. Cette luxueuse publication paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois et donne dans chaque numéro deux morceaux de musique inédite pour piano, édités avec grand soin, livrés sous couvertures en couleurs.

Les partitions, de difficulté moyenne, sont écrites spécialement pour *Paris-Piano* par les meilleurs compositeurs du genre, MM. Emile Pessard, Gabriel-Marie, Jules Bordier, Colomer, Frantz Hitz, Luigini, Alexandre Georges, Le Rey, Desormes, Sudessi, Courras, Haring, Gay, etc., etc.

En outre chaque fascicule de *Paris-Piano* contient un supplément littéraire dû au grand talent de MM. François Coppée, Jules Claretie, Ludovic Halévy, Jules Sandeau, André Theuriet, Henri Gréville, Jacques Normand, Ernest Legouvé, Guy de Maupassant, Hector Malot, Pierre Véron ; des portraits de célébrités, une revue de la musique, du théâtre, de la mode, un courrier mondain, etc.

On peut hardiment prétendre que *Paris-Piano* est le dernier mot du progrès, du luxe, et du bon marché en édition musicale. Chaque fascicule de *Paris-Piano* est vendu au prix sans précédent de 1 franc, chez tous les libraires et marchands de musique et contient environ 12 francs de musique à prix marqués.

Dans le but de faire connaître sa publication et à titre exceptionnel, PARIS-PIANO envoie franco un numéro spécimen, contre 30 centimes en timbres-poste adressés à l'éditeur, M. René Godfroy, 11, rue d'Hautetville, à Paris.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

56, RUE JACOB, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE
ET DE MON PETIT GARÇON

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format riche en matières de toutes sortes : Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements : 1 an, 6 francs ; 6 mois, 3 francs ; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de poste, soit aux libraires des départements.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Demandez dans tous les Cafés

ET PRINCIPAUX

ÉTABLISSEMENTS

MOKAOWA
Liqueur DIGESTIVE
Dépôt Général :
LYON, 38, rue de Séze, 38, LYON

Palpitations de Cœur

GUÉRIE EN 26 JOURS

par le Traitement de la

Pharmacie PRIVAT, à Béziers

Envoyer un timbre pour réponse.

M^{me} CHATELUX sage-femme
1^{re} cl., reçoit
des pensionnaires, q. Archevêché, 5, Lyon.

SE TROUVE PARTOUT



THÉ
DES
MANDARINS
DÉPÔT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes . . .	8 ^f »	125 grammes . . .	2 ^f 50
250 — . . .	4 50	50 — . . .	1 »

M^{me} VICTORIA

Somnambule, rue de Penthièvre, 11, angle
pl. Perrache. Reçoit de 9 à 11 h. et de 2 à 5 h.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

JOURNAL DES DEMOISELLES

Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr. — SEINE, 11 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier de chaque mois.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéressantes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments les plus variés et les plus utiles.

Chaque livraison renferme :

- 1^o 32 pages de texte : Instruction, littérature, éducation, modes, etc ;
- 2^o Un Album de patrons, broderies, petits travaux, avec explication en regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins ;
- 3^o Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés, soit environ 100 patrons par an ;
- 4^o Une ou deux gravures de modes colorées, soit 18 par an ;
- 5^o Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs ;
- 6^o Annexes variées : Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. — Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. — Abat-jour. — Calendriers, etc.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

Elixir, Pâte et Poudre

DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE : chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPÔT GÉNÉRAL : Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON